

Pénétré de ces sentiments si beaux et si chrétiens, je désire faire connaître les charitables institutions de la ville de Lyon. Ce sera un monument élevé, au nom des pauvres de la cité industrielle; à leurs généreux bienfaiteurs. Mais nous n'oserons pas citer les noms propres, nous craignons d'oublier quelques personnes charitables qui pourraient nous échapper au milieu de cette multitude qui se presserait sous notre plume. D'ailleurs, laissons à Dieu le soin de les connaître, au pauvre celui de les manifester s'il peut, car souvent la main qui soulage est enveloppée d'un nuage mystérieux qui la cache aux yeux de celui qui reçoit le bienfait.

Nous ne parlerons pas de nos auspices qui, depuis des siècles, attirent l'admiration des étrangers, et qui honoreront les plus riches capitales de l'Europe. L'Hôtel-Dieu, l'hôpital de la Charité sont des monuments de la piété de nos ancêtres; leur sage administration s'attire chaque jour les témoignages de la reconnaissance des pauvres et de leurs concitoyens. L'hôpital de l'Antiquaille, consacré aux plus affreuses maladies qui assilient l'espèce humaine, est dû aussi en grande partie à la bienfaisance des Lyonnais; sa fondation toute moderne, sa prospérité toujours croissante, l'ordre parfait qui y préside, en font un établissement sublime et digne des éloges de tous ceux qui s'empressent de le visiter.

Nous ne vous voulons parler ici que des établissements particuliers, qui sont le produit de la charité spéciale de quelques associations fondées pour cet objet; associations qui n'ont pas seulement pour but principal le soulagement des maladies physiques des corps, mais encore la guérison des plaies spirituelles de l'âme, des maladies du cœur, souvent plus poignantes et toujours plus dangereuses et plus funestes. Puisse nous, par ce tableau simple et sans couleur, édifier les uns, encourager les autres, et donner à tous un désir efficace de soutenir, par leur généreuse coopération, des œuvres si importantes et si capables d'entretenir dans l'esprit de la classe indigente cette douce reconnaissance que doit produire le bienfait, et qui se manifeste par l'esprit d'ordre, de calme, de tranquillité et surtout de religion.

CATÉCHISME DE L'UNIVERSITÉ.

Suite.

DE L'INCARNATION ET DE LA RÉDEMPTION.

L'Ecolier.—Monsieur Bouillier, qu'est-ce que le mystère de l'incarnation?

M. Bouillier.—C'est la réalisation objective de l'idéal, de l'humanité agréable de Dieu. (Théorie de Kant, prof., 15, 16.)

L'Ecolier.—Si vous continuez à faire des catéchismes, au lieu de quatre ou cinq mystères à croire, nous en aurons bientôt des milliers. Monsieur Damiron, que pensez-vous de la venue du Fils de Dieu en ce monde?

M. Damiron.—Elle est supposée; Dieu n'a pris ni visage, ni corps pour se mêler à l'homme, mais un qui est dit de semblable sur cette matière est figure et poésie. (Essai sur l'Hist. de la Philos., 3SS.)

L'Ecolier.—Et vous, Monsieur Jouffroy?

M. Jouffroy.—Que la rédemption et la médiation de Jésus-Christ sont de ces mythes, de ces symboles, de ces figures que le soleil de la philosophie dissiperait. (Probl. de la P. hum., 482.)

L'Ecolier.—Mythes, symboles, figures, qui ont cependant fondé la religion la plus parfaite et opéré la révolution la plus heureuse que l'on puisse imaginer, d'après vos propres aveux. Honneur, gloire à jamais à ces mythes, à ces symboles, à ces figures! Monsieur Cousin, l'incarnation était-elle nécessaire?

M. Cousin.—Non; la raison, voilà le médiateur nécessaire entre l'homme. (Cours d'Hist. de la Philos., 55.)

L'Ecolier.—Monsieur Lerminier, quel est votre sentiment sur cette question?

M. Lerminier.—Je réponds dans le même sens: l'homme doit tout attendre de ses propres efforts; il n'y a d'autre médiateur que l'esprit humain. (Philos. du Droit, t. 11, 340. Revue.)

L'Ecolier.—Vous avez plus de courage que les plus éclairés d'entre les philosophes, qui "n'ont pas fait difficulté de confesser leur ignorance et leur aveuglement." (Lact., liv. 65.)

Mais n'allons pas chercher des autorités si loin. Un de vos collègues n'avoue-t-il pas lui-même que: "considéré abstractivement de l'unité et de ce pouvoir, la raison est absolue, infaillible, et elle est au sein de la divinité dont elle constitue l'essence; mais que dans l'homme, elle tombe sous la loi et la relation du temps et de l'erreur." (Mallet, Manuel, etc.) Témoignage que confirme l'expérience. Si la raison peut connaître toutes les vérités et nous montrer tous nos devoirs, pourquoi, livrée à elle-même pendant quatre mille ans, n'a-t-elle produit que le paganisme et toutes ses infamies? Pourquoi n'y a-t-il pas de sottises que tous les philosophes n'aient dites? Pourquoi vous-même, quand vous vous mêlez de traiter quelque question de philosophie en dehors de l'Evangile, faites-vous rire jusqu'aux larmes le gros bon sens qui vous écoute? Pourquoi enfin faut-il regarder de bien près pour voir autre chose, dans l'histoire de la philosophie, qu'un labyrinthe de rêveries, de contradictions, d'absurdités où se trouvent à peine quelques vérités?

DU PÉCHÉ ORIGINEL.

L'Ecolier.—Monsieur Lerminier, l'homme fut-il créé dans l'innocence?

M. Lerminier.—Le sentiment des peuples nous montre l'homme débutant par l'innocence; mais ce ne sont que des souvenirs. (Revue, 3^e série, t. 3, 239.)

L'Ecolier.—Que pensez-vous du péché originel?

M. Lerminier.—Le péché originel est une fable, car l'homme n'est pas déchu. (Revue, etc., 477 et suiv.)

L'Ecolier.—Et vous venez de dire que l'innocence primitive n'était qu'un souvenir? Et vous, monsieur Matter?

M. Matter.—Je pense que c'est un mythe; car Adam et Eve n'ont été revêtus d'un corps qu'après leur chute. (Hist. du Gnost., t. 1, 68s 329.)

L'Ecolier.—Et vous, monsieur Ferrari?

M. Ferrari.—Que c'est une épouvantable absurdité. (Extrait de Vico et l'Ital., 385, 482.)

L'Ecolier.—Concluez, monsieur Lerminier.

M. Lerminier.—Donc il est raisonnable de s'élever contre cette partie de la théologie chrétienne. (Revue, etc., 487.)

L'Ecolier.—Messieurs, je pourrais vous démontrer facilement que le péché originel, considéré, soit dans ses causes, soit dans ses effets, ne répugne ni à la justice, ni à la bonté, ni à la sainteté de Dieu.

Si ce dogme répugne à la raison, comment se fait-il que tous les peuples en aient fait la base de leur théologie? qu'il nous parle tous des trois états d'innocence, de péché et de rédemption? (Discours sur la Mythologie, Ramsai.).....

Il est raisonnable de s'élever contre ce dogme! Expliquez donc les étranges contradictions que renferme la nature humaine: cette faim de la science et ces obstacles invincibles qui nous condamnent à l'ignorance; ce mélange continuel de bons et de mauvais penchants; ce désaccord entre nos principes et nos actions, qui fait vanter la tempérance à un ivrogne, admirer un trait de générosité à un voleur. D'où vient ce vice qui devance la raison, et nous montre des enfants de quelques mois, pensant mourir de dépit en voyant leur mère donner son sein à un étranger! cette guerre intérieure qui faisait dire au poète:

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!

Je trouve deux hommes en moi!

M. Lerminier.—Je l'avoue; il y a des mystères que nous ne connaissons pas encore; mais on peut augurer que l'énergie de l'homme lui donnera plus tard le secret de l'énigme; il doit vaincre le Sphinx pour le pénétrer. (Revue, etc., 477, 478.)

L'Ecolier.—A la bonne heure! mais en attendant, je préfère ne croire qu'un seul mystère que d'en croire cent.

DE JÉSUS-CHRIST.

L'Ecolier.—Monsieur Lerminier, Jésus-Christ est-il Dieu?

M. Lerminier.—Le Christ, comme tous les révélateurs, est homme. (Influence de la Philos. et Revue, t. 7, 732.)

L'Ecolier.—Où naquit-il?

M. Lerminier.—Il naquit dans Nazareth. (Revue, t. 3, 278; Bon Sens, 9 août 1834.)

L'Ecolier.—M. Roux-Ferrand, où est né Jésus-Christ?

M. Roux-Ferrand.—A Jérusalem. (Cours d'hist., t. 14.)

L'Ecolier.—Je crois, messieurs, que vous n'allez jamais à la messe, pas même aux fêtes de Noël; vous auriez entendu les enfants chanter ce cantique:

A Bethléem, dans une étable,

Naquit notre Sauveur.

Lisez au moins les deux premiers chapitres de l'Evangile, et vous y trouverez cinq fois le nom de la ville qui donna naissance à Jésus-Christ.

De qui était-il fils?

M. Voisin.—Il était fils de Joseph et de Marie. (Leçon de phréno. Union cath., 69.)

L'Ecolier.—Est-ce vrai, monsieur Michelet?

M. Michelet.—Sans doute; il était fils d'un charpentier. (Hist., 2, 170.)

L'Ecolier.—Ignares bla-phémateurs! comment savez-vous que Joseph était l'époux de Marie, si ce n'est par l'Evangile? Et puisque vous croyez à l'Evangile sur ce point, pourquoi n'y croyez-vous pas lorsqu'il vous annonce que Joseph eut part à la génération du fils de Marie, restée toujours vierge; qu'il n'en fut jamais que le père nourricier et adoptif? Monsieur Jouffroy, quelle différence y a-t-il entre Jupiter et le Messie?

M. Jouffroy.—Jupiter et Jésus sont deux faces de la vérité également adorables. (De la Serb. et du Philos., 49.)

L'Ecolier.—Jupiter! un fantôme ou un adultère!.. et Jésus, fils de Dieu et Dieu lui-même, également adorables! Où placez-vous Jésus-Christ?

M. Lerminier.—Entre Brutus et César, ou à côté de Spinoza, sublime adorateur de la divinité. (Revue, etc., t. 7, 476 et 740.)

L'Ecolier.—C'est donc bien clair; vous niez la divinité de Jésus-Christ; tirez la conséquence de cette doctrine, monsieur Jouffroy.

M. Jouffroy.—La divinité du christianisme, et par conséquent de Jésus-Christ, qui en est le fondateur, une fois mise en doute à mes yeux, je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout; que tout ce que j'avais cru sur moi-même, sur Dieu et sur ma destinée en cette vie et en l'autre, je ne le croyais plus. (Propres paroles imprimées.)

L'Ecolier.—Je ne m'étonne plus de voir les jeunes gens perdre au collège le peu de foi qu'ils y apportent; le professeur, d'un mot, met en doute à leurs yeux le dogme qui est la base du christianisme et sans lequel nous ne savons rien, ni sur Dieu ni sur nous-mêmes. Jésus-Christ n'est pas Dieu! Il mo-